

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le « saint », « le bon sauvage » et le « chevalier »

Gabrielle Poulin

Number 19, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1980). Review of [Le « saint », « le bon sauvage » et le « chevalier »]. *Lettres québécoises*, (19), 18–22.

LE « SAINT », LE « BON SAUVAGE » ET LE « CHEVALIER »

La Mort vive, de F. Ouellette
La Quête de l'ourse, de Y. Thériault
Les Chevaliers de la nuit, de J.-Y. Soucy

Il faut être inconscient ou téméraire pour oser coiffer d'un titre qui conviendrait mieux à la fable une chronique littéraire « sérieuse », destinée à rendre compte de trois romans « imposants » de l'an de grâce 1980. Quant à rassembler sous un seul chef, fût-il triple comme la tiare, des héros aussi différents que ceux de *la Mort vive*¹, de *la Quête de l'ourse*² et des *Chevaliers de la nuit*³, c'est s'exposer à des quiproquos embarrassants, sinon à de vaines querelles de protocole. N'eût-il pas été plus sage — et moins périlleux — d'éviter le rapprochement entre trois univers romanesques déjà complets par eux-mêmes et doués de leur propre mouvement ? Qu'advient-il, en cours d'opération, s'il se trouvait qu'il y en eût un de fer et deux d'argile ? Allons ! tout le monde sait bien que, dans le ciel de la littérature, comme au firmament, la proximité est illusoire. Incapable de se fixer nulle part, l'oeil qui contemple s'amuse à folâtrer d'un univers à l'autre avec la légèreté du papillon. De la lumière de celui-ci, des couleurs et des ombres de ceux-là, il crée des arcs multicolores, éphémères comme lui, sur lesquels il se pose et se repose. Quand l'oeil se ferme, l'arc-en-ciel s'efface. Seule, l'oeuvre subsiste dans sa cohérence et son mystère. Le créateur lui-même n'entretient plus avec elle que des rapports superficiels. Elle va son chemin, tourne sur elle-même, s'irradie ou projette une ombre

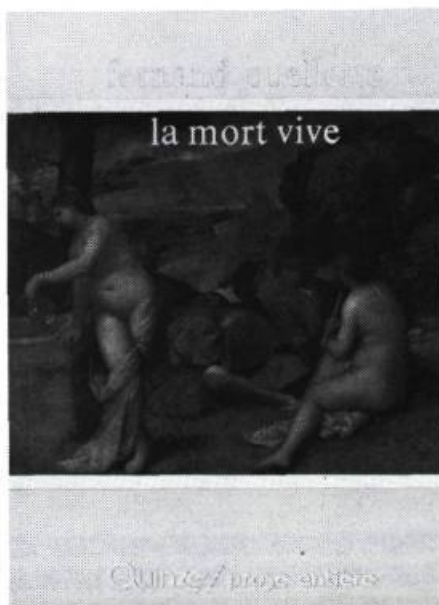
épaisse. Elle décrit une courbe fulgurante ou perd sa propre trace et se perd avec elle, dans la nuit des temps, le temps d'une nuit . . .

Le blanc

Le roman de Fernand Ouellette s'inscrit sous le signe de la blancheur⁴. Son héros s'appelle Jean, comme l'apôtre bien-aimé. Il appartient au petit peuple des élus, des élites ou des « Happy Few ». Il est peintre ; pour le commun des mortels, sa peinture est hermétique. La toile blanche qu'il a fixée toute sa vie, sur laquelle il a tenté d'exprimer ses rêves, ses désirs et ses combats, s'est peu à peu étendue à tout son

univers qu'elle a recouvert de son silence et de son innocence. Jean est un peintre exigeant. Il se tient devant sa toile, comme le pauvre devant la porte blanche d'un château. Il frappe. Inlassablement. Au lieu de reproduire le monde environnant, d'imiter les grands modèles, de se soumettre à la mode du jour et aux exigences des riches propriétaires de galeries, il se laisse fasciner par l'obstacle blanc dressé devant lui. Chacun de ses coups de pinceaux résonne dans la nuit, qui se fait de plus en plus sombre, avec le bruit d'une main crispée dont les ongles pénètrent la chair. Autour du pinceau, sur la toile, les lignes, les ombres et la lumière se propagent tels les cercles vibrants que dessine le galet sur l'eau. Guidé par la main qui s'applique à traverser son propre reflet, le pinceau s'enfonce, lui aussi, encore plus avant, dans une profondeur inconnue.

Où Jean puise-t-il le courage de s'engager dans une exploration qui, s'il n'y prend garde, l'entraînera, d'abîme en abîme, jusqu'à la dissolution de son être, dans un espace vide où ne parvient nul écho, où les hommes perdent, en même temps, leur ombre et leur reflet ? Les amis de Jean eux-mêmes s'étonnent de son audace. Pierre, le romancier, qui est aux prises avec la sécheresse, mais ne peut s'empêcher d'écrire parce que, dit-il, il ne peut « vivre autrement » et que sa « vie se



transfigure par l'écrit », exprime à Jean son admiration :

Tu sais mieux que personne le sens de la « création ». Tu en fais l'expérience dans ta chair, par tes membres, par tes yeux qui flambent près de la toile, sous le dur éclairage des néons, dans une vigile incessante. Je peux bien te le dire aujourd'hui [...] : je t'admire beaucoup, je te considère comme un « saint » de la peinture⁵.

Cette opinion de l'ami-romancier au sujet du « héros » de *la Mort vive*, le narrateur, qui cite en entier la lettre de Pierre, semble y attacher la plus grande importance. Elle authentifie, en quelque sorte, le caractère sacré de la démarche de Jean ; elle serait de nature, si besoin en était, à rassurer l'artiste, du moins temporairement, sur le caractère absolu de son engagement ; elle suggère au lecteur, qui n'en serait pas encore convaincu, que Jean est un être à part. Le narrateur a également permis à Jean de s'épancher, tout au long de ce récit, en transcrivant des pages du journal personnel de son « héros ». Le roman s'ouvre même sur l'une de ces pages, la plus brûlante, qui révèle le secret de la force de Jean.

Le 18 septembre 1968, au terme d'une longue période d'épreuves dans sa vie amoureuse, sur laquelle le narrateur se penchera plus tard au cours de son récit, Jean éprouve ce qu'il appelle « une puissante joie solaire ». Il assiste à une sorte « de déchirure dans l'épaisseur du jour ». Il est « à la fois ébloui et déchiré ». L'illumination s'accompagne d'une purification radicale. « Le plomb du sang, la saleté accumulée au fond de sa conscience sans cesse remuée par le désir, la cruauté des hommes : tout s'était évanoui⁶. » Ainsi, Pascal, la nuit du 23 novembre de l'an de grâce 1654, avait connu le « feu » et la « joie ». Alors que le célèbre penseur de Port-Royal avait pu identifier, dans un *Mémorial* de quelques lignes, l'Auteur de cette révélation, proclamer son Nom, entrevoir les voies ouvertes devant lui et reconnaître sa faiblesse, son indignité et sa condition de pécheur, le solitaire de *la Mort vive* laisse cette lumière l'envelopper, lui rendre son innocence première et, à travers lui, s'étendre jusqu'à la toile qu'il était en train de peindre. Quand il la nomme : « Clarté levante. Fulgura-



Photo : Athé

tion d'un astre », ce n'est déjà plus de l'expérience-mère qu'il parle, mais du reflet qu'elle a laissé sur lui-même et sur son oeuvre. Il a dû se détourner d'elle, du moins physiquement, pour retourner à la surface qu'il peignait.

Jean a recours au vocabulaire mystique pour décrire son illumination, soit !, mais il abandonne très vite l'attitude passive de celui qui se sait mû d'une manière *personnelle* par une force supérieure et entraîné, presque malgré lui, dans la « renonciation totale et douce ». L'absolu qui attire Jean ne lui a pas révélé son nom et l'a abandonné à lui-même. Plutôt que dans la tradition chrétienne, c'est peut-être parmi les mystiques orientales, plus précisément dans le taoïsme, qu'il faut chercher le pôle d'attraction du peintre mystique de *la Mort vive*. Après avoir évoqué le geste du vieux peintre chinois qui finit par entrer dans son tableau pour s'y perdre, il avoue avoir toujours été hanté par Kaji, « ce personnage d'un film de Kobayashi, qui marche, marche dans la neige vers la bien-aimée, et croule d'épuisement pour enfin s'endormir sous l'aile de la neige⁷ ». Si Pierre, l'ami-romancier avait su définir le caractère héroïque de Jean en l'appelant un « saint » de la *peinture*, c'est Gilles, l'ami-poète, qui

lui permet de cerner le mieux son projet, tout en le mettant en garde contre son ambition démiurgique : « Tu veux illuminer... Mais l'illumination ça concerne l'âme⁸. » Jean a vu. Il voudrait « donner à voir ». Au fur et à mesure qu'il avance, il se rend compte que sa vision est incommunicable. Elle a fait de lui un initié, un élu. Seul et, de plus en plus, solitaire, il se sait exilé dans un royaume où le mal et la mort sont exclus : ils appartiennent au royaume des ombres, aux puissances des ténèbres où continuent de se débattre les non-initiés. En somme, l'illumination du 18 septembre 1968 a enseigné à Jean qu'il est un prédestiné. La mort des autres, l'abandon de la femme qu'il aime, l'incompréhension qui entoure son oeuvre ne font que le pousser en avant, irrévocablement, vers la « mort vive » qu'il a entrevue. Lui aussi, il entre dans sa toile blanche, après l'avoir forcée à s'ouvrir, comme une porte, sur le pays blanc. En guise de testament, il écrit une lettre à ses amis dans laquelle, au moyen de « paroles peintes », il brosse le tableau de sa nouvelle exploration hors des frontières du regard. Cette dernière toile doit rester blanche. Totalement. Ses amis que l'audace des plus récents tableaux a étonnés et rendus muets,

sauront-ils la regarder ? Parce qu'ils sont ses amis, et parce que, parmi eux, un jour, peut-être, reviendra la femme qu'il aime (elle est déjà venue !). Jean condescend à leur expliquer sa fuite. Il se sert pour cela, non plus des moyens du peintre, mais des images du poète. Ou plutôt, la description polémique qu'il trace pour justifier sa dernière et suprême évasion montre bien que le poète, le musicien et . . . le romancier, qui se disputaient l'âme du peintre, au bout de la quête de Jean, le mystique, ont atteint le lieu commun de l'expression esthétique. La lumière noire. La musique silencieuse. La « mort vive ». La blancheur absolue et infinie. Les arts, dont ses « amis merveilleux » offraient à Jean l'éventail presque complet, ont opéré leur fusion magique. Les couleurs, les sons, les formes, le temps et l'espace s'abîment dans un « horizon blanc ». Au-dessus des amis délaissés, la lune trace son cercle parfait.

Avec l'absence et le silence de Jean, le roman prend fin. Une fois disparu l'astre qui leur prêtait sa vie et son mouvement, les amis et les femmes aimées, Diane et Viviane, retombent dans le néant. En réalité, le « héros » unique de cette oeuvre a été seul, dès la première page. « Ébloui et déchiré », il s'est redit à lui-même son émerveillement et sa souffrance. Il a cherché, autour de lui, des reflets et des échos. Il a dispensé ses dons comme une lumière éblouissante en présence de laquelle, avant même de prendre forme, les autres personnages se sont évanouis comme des ombres ; sa voix, ample dès le premier mot, a occupé, à elle seule, tout l'espace du livre. Parce qu'il a été *visité*, il s'est laissé élever un socle. Le narrateur lui-même a été convié au concert des louanges qui n'a cessé de monter vers lui. Le ton du récit est fervent ; ses grâces un peu surannées, comme celles de l'hagiographie. Le lecteur profane et le Gentil ne peuvent s'empêcher d'admirer les dons exceptionnels de l'artiste et du « saint ». Sa quête leur demeure étrangère. Rien, dans ces pages bien ordonnées où s'alignent prudemment les phrases régulières, les tournures traditionnelles et mécaniques, les épithètes romantiques, au tournant desquelles s'embusque le cliché, rien qui exprime littérairement, au niveau de la forme et du langage, la terrible

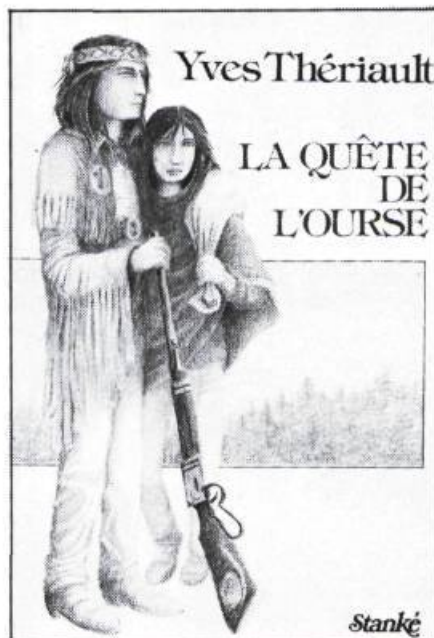
exigence du héros dans sa recherche picturale et mystique. Cette plume n'est pas à la hauteur de ce pinceau ; cette page trahit cette toile ; le verbe de ce narrateur ne sait pas obéir aux gestes désespérés de cet artiste. Le livre est beau comme un bel objet, d'une beauté un peu plastique. Le poète, le penseur, l'esthéticien ont fourni des matériaux précieux au romancier. La poésie, la réflexion morale et la beauté ont refusé de servir d'appât au roman vivant sur lequel le piège, pourtant très bien tendu, ne s'est pas refermé. Heureusement, Fernand Ouellette leur a ménagé d'autres espaces et d'autres temps où elles brillent sans contrainte et sans danger. Magnifiquement.

Le rouge

On a parlé de « somme littéraire⁹ » à propos de *la Quête de l'ourse*. Il est sûr que, pour composer ce gros roman, Thériault a eu recours, entre autres, au procédé de *l'addition*. Les thèmes antinomiques, développés dans les oeuvres antérieures, se retrouvent tous ici : mort et vie, violence et tendresse, pauvreté et stérilité de la vie urbanisée, poésie et fécondité de la vie primitive . . . et tant d'autres. Antoine et Julie, les protagonistes, ont reçu comme un héritage, que l'oeuvre entière a fait fructifier, les dons naturels d'Agaguk et Iriook, Pierre et Geneviève, Antoine et Rosanne, N'tsuk et Sholshe . . . ; à la longue, les bouts de chemin intérieur qu'ont parcourus, à la rencontre l'un de l'autre, les hommes et les femmes de l'univers de Thériault se sont aussi additionnés. Il ne restait à

Antoine, le Métis, et à Julie, la Blanche, que bien peu de chemin à faire pour se reconnaître. L'aventure de leur vie commune, loin du village, il n'aurait qu'à se retourner vers le passé littéraire que Thériault a étendu en arrière d'eux comme une trace pour deviner vers quel destin elle les conduit ou les ramène. Quand Ashini, « dernier sang de la grande lignée » s'adressant à l'homme Blanc disait : « . . . ici, dans ma forêt, homme Blanc, imagines-tu ce que je dois savoir ? Tout ce que de par mon métier je dois retenir et craindre, utiliser et prévoir¹⁰ » ? il préparait la piste qu'Antoine le Métis, descendant de Montagnais, devrait suivre pour survivre lui aussi, avec Julie, dans sa forêt. Les dangers qui guettent le jeune couple, Antoine peut les appréhender. Ils lui viendront, comme pour les autres personnages, ses ancêtres littéraires, de la nature, des forces du mal et du destin. Antoine connaît les légendes de la forêt. Thériault n'hésite pas à reprendre mot à mot (ou presque . . .) la légende de Huala¹¹, le loup, telle qu'Ashini se l'était racontée, et à créer ainsi l'atmosphère nécessaire à l'emprise de plus en plus grande et mystérieuse qu'exercent sur l'homme les forces cachées autour de lui, en lui. Le romancier pousse l'audace encore plus loin. Il insère, dans son nouveau roman, une autre légende empruntée à *Ashini*, celle du vieux loup solitaire, Kaya¹², assailli par Kimla, le jeune loup ambitieux ; de celle-ci, il fait un événement actuel et un élément dramatique de son nouveau roman, n'hésitant pas à faire intervenir Antoine au moment où un nouveau Kimla achève un autre Kaya, comme l'ancêtre du même nom avait achevé l'ancien Kaya. En changeant l'issue de l'aventure racontée dans la légende, il lui donne une nouvelle signification. Antoine abat Kimla. Nul humain n'était intervenu dans le combat des bêtes anciennes. Mu par la force obscure qui le prépare à affronter, dans l'Ourse, tout le monde instinctif et brutal du destin, Antoine entre dans la légende pour pouvoir ensuite se mesurer aux puissances des origines.

Le romancier va plus loin encore dans l'inventaire et la reconquête des matériaux qui doivent servir à initier Antoine et à le préparer à sa quête décisive et définitive. Il ne craint pas de prélever, dans *Ashini* toujours, non



plus des légendes, mais un souvenir réel : la noyade¹³ d'Antoine, le fils d'Ashini. Il ne prend même pas la peine d'en refaire le récit, se contentant de changer un mot, ici ou là. Seule la fin de l'aventure diffère. Alors qu'on avait retrouvé, mort, le premier Antoine, deux jours plus tard, « son visage tordu comme une face de damné¹⁴, Julie, elle, déployant une force surhumaine, marche pendant onze heures pour ramener son Antoine à la maison en le portant comme un sac sur son épaule¹⁵. Désormais, Julie est digne de N'Tsuk¹⁶, la Montagnaise, qui avait aussi sauvé son homme de la mort. En redonnant la vie à l'Indien, l'épouse blanche supplante la mère montagnaise. Les temps sont révolus. En face de N'Tsuk, la centenaire, Julie se dresse dans sa jeunesse et son amour pour Antoine. Le réquisitoire de la vieille Montagnaise doit épargner celle que le descendant des Montagnais et des Otchipwé de la Grande tribu a choisie de préférence aux femmes de sa race. La mère antique et instinctive, elle, ne peut oublier ni pardonner. Ce n'est pas le fils infidèle qu'elle guette, c'est la ravisseuse. Chassé-croisé fatal, digne des Atrides. La voix du sang crie vengeance. Le sang rouge de la Mère ourse contre le sang de l'épouse blanche. « Vid[é aussi] de son sang », Antoine, le fils de sang-mêlé, a su éviter « les coups mortels à sa virilité ». Il est seul désormais, défait de toute attache. Au-dessus de toutes les races. Il n'est plus un fils d'Indien ; il n'est pas l'époux d'une Blanche. Par sa quête, il s'est donné à lui-même une nouvelle naissance. Il est devenu un homme.

Il y aurait encore de nombreux regroupements à faire dans l'oeuvre abondante d'Yves Thériault qui viendraient éclairer la matière de *la Quête de l'ourse*. Faut-il blâmer l'auteur d'Agaguk de plagier ses propres oeuvres pour grossir un roman jusqu'à lui donner la taille d'un best-seller ? Thériault, on l'a assez dit, est avant tout un conteur ; son esthétique est celle du conteur qui reprend toujours les mêmes histoires, les mêmes personnages, les mêmes thèmes. Dans le ventre du mâle et dans celui de la femelle, tels que les a conçus Thériault, se cachent, comme dans les poupées russes, tous les mâles et toutes les

femelles de son univers. Ils se ressemblent tous, les grands, les moyens et les petits, les Rouges, les Blancs et les Métis. Le romancier ne les étale jamais tous ensemble sur le plancher pour les disposer par ordre de grandeur, comme fait l'enfant qui joue. Il en sort, au plus, deux à la fois, mâle et femelle, sensiblement de la même taille, toute proportion gardée : N'Tsuk et Sholshe, Agaguk et Iriook, Agoak et Judith, Pierre et Geneviève, Antoine et Rosanne, Antoine et Julie. Il leur recrée une scène et déroule derrière eux une toile sur laquelle on peut voir la forêt, le ruisseau, le lac, la montagne, comme sur les théâtres des salles paroissiales de notre enfance. Il raconte, raconte, raconte. Peu à peu, à mesure que monte l'incantation, le sortilège agit. L'esprit du critique lui-même menace de s'endormir sous le charme de la voix

du conteur. Et pourquoi pas ? *La Quête de l'ourse*, une histoire cousue de fil blanc ? Il arrive, parfois, aux fervents de la haute couture littéraire de lever le nez sur le prêt-à-porter. Pour ma part, même si je préfère les romans courts et denses de Thériault, j'aime assez, qu'au comptoir de livres des grands magasins et dans les boutiques d'importation que sont les librairies du Québec, Monsieur-tout-le-monde puisse trouver, enfin ! à côté des oiseaux-qui-se-cachent-pour-mourir, de la romancière australienne, et du monde-selon-Garp, du romancier américain, un bon gros livre québécois : *La Quête de l'ourse*, d'Yves Thériault. Qu'on l'essaie ! on sera tout surpris de constater que cette oeuvre de coupe simple et sans prétention sied à chacun, qu'on s'y sent à l'aise. En un mot, elle va à tous, comme un gant.

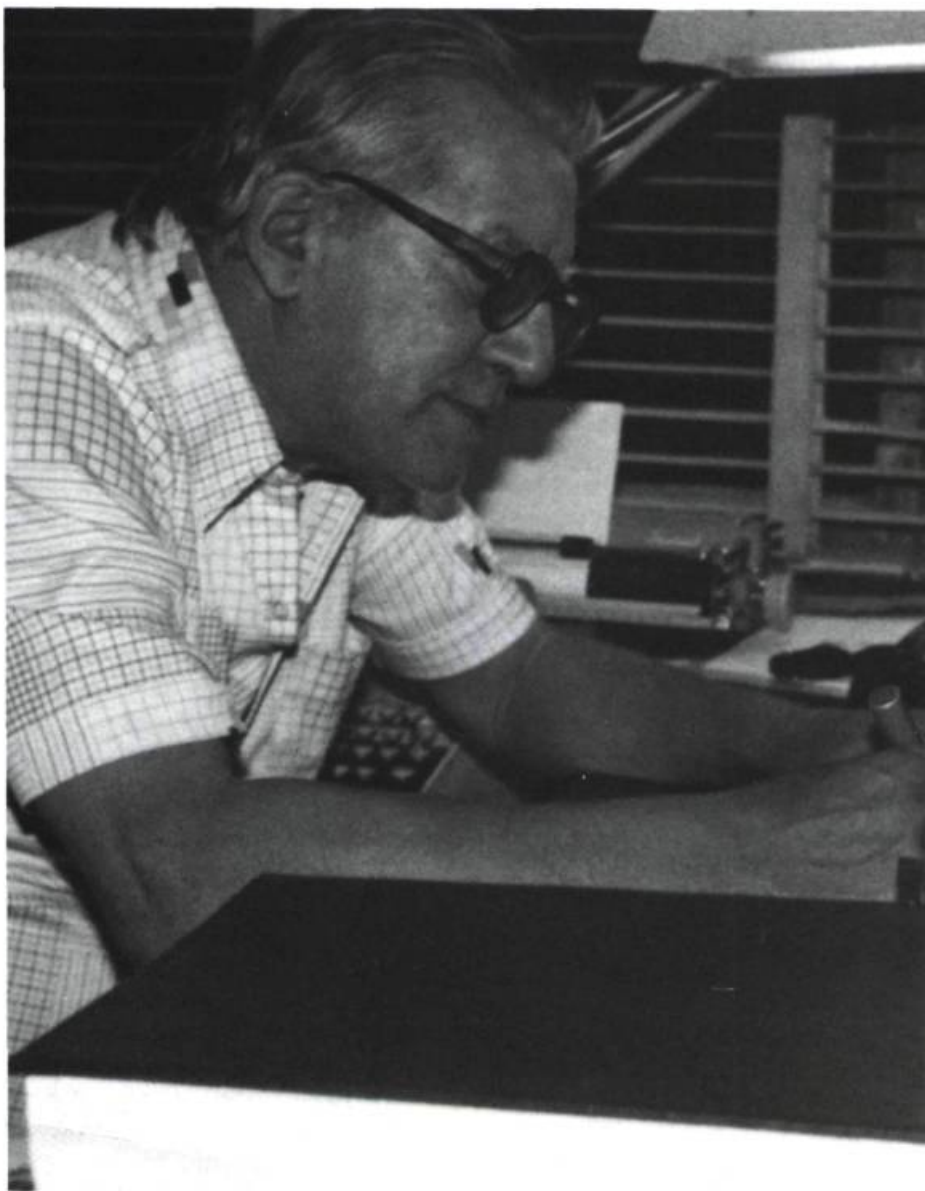


Photo : Athé

Le noir

Après ceux que j'ai appelés le « saint » et le « bon sauvage », il manque encore, à cette trilogie héroïque, un « chevalier ». Jean-Yves Soucy, qui a déjà donné à la littérature québécoise un puissant *Dieu chasseur*, ose, cette fois, l'ennoblir par l'adoubement de ses *Chevaliers de la nuit*. J'avais été séduite par le premier roman¹⁷ de Soucy et attendais avec impatience et ferveur ce nouvel ouvrage. J'ai été terriblement déçue. D'autres, peut-être, en ont dit ou en diront beaucoup de bien. Je regrette de ne pouvoir abonder dans leur sens. Quand *Johnny Bungalow*¹⁸ de Paul Villeneuve est paru en 1974, j'ai été surprise de voir quel silence avait entouré la parution de ce gros roman qui contenait, en caractères extrêmement fins, la matière de trois best-sellers. Que n'eussent pas fait Belfond, Gallimard et Robert Laffont avec un tel manuscrit ! Comme Paul Villeneuve, Jean-Yves Soucy situe dans l'Abitibi, ce coin de pays où ont grandi tant d'épopées silencieuses, l'action de son roman.

Ses héros sont deux adolescents québécois que leurs parents ont entraînés dans leur exil. Le pays des aurores boréales, « les marionnettes », les fascine et leur fournit l'espace idéal dont leurs rêves avaient besoin pour grandir. Rémi, l'aîné, a la ferveur et l'audace de Don Quichotte ; Robert, le cadet, la prudence bonhomme de Sancho Panza ; des arbres immenses et monstrueux, à la faveur de la nuit, jouent devant eux le rôle des moulins-à-vent ; les vêtements d'une jeune femme morte suffisent à recréer le corps de rêve d'une Dulcinée. Autour des chevaliers, le peuple s'agite, travaille, mange et boit, aime, se plaint. Ils s'évadent de ses

préoccupations et de sa souffrance. Ils poursuivent leurs chimères.

Jean-Yves Soucy s'est laissé prendre par l'aventure nocturne de ses apprentis chevaliers. Il a écrit ce roman avec un enthousiasme qu'on sent à toutes les lignes. Il a joué le jeu de ses adolescents, avec eux, jusqu'au bout. Le personnage de Rémi, surtout, l'a conquis. Il lui a abandonné les rênes de sa fouguese écriture. Les chemins battus du romantisme, les ornières des lieux communs, les ventres-de-boeuf inévitables des voies carrossables, le narrateur les parcourt, s'y enfonce ou s'y heurte, entraînant avec lui le lecteur qui, sous le coup des soubresauts, en oublie les charmes réels de la nuit que Jean-Yves Soucy décrit pourtant avec un talent indéniable.

Ce roman a lui aussi la taille d'un best-seller. Le romantisme y étale sa profusion et sa luxuriance. La nuit et la nature entière entonnent un hymne solennel au moi de l'adolescent Rémi, qui n'a pas trop de leur splendeur et de leur mystère pour exalter la recherche de son identité, pour sortir de sa chrysalide d'enfant et revêtir sa taille d'homme. La voix omniprésente de Rémi se substitue au silence dont ce livre bavard aurait eu grand besoin pour que le lecteur puisse, de temps en temps, se reposer, respirer et admirer. L'imagination du héros se projette dans la nature et la dessine à son image. Sa recherche eût pu être touchante. Rémi ne cherche pas. Il impose ses visions à l'univers. L'univers, qui aurait eu, peut-être, des mystères à lui révéler, se tait. Il n'y a pas ici, de place pour l'attente ni pour l'émotion. L'éclat du feu d'artifice évente les secrets des chevaliers et la splendeur de leur nuit est éphémère.

Trois quêtes . . . un seul trésor.

La lumière. Le sang. La nuit. Trois matériaux précieux. Le peintre les appelle sur sa toile, les mêle et leur donne une nouvelle fécondité ; le conteur en fait des personnages ; le poète les contemple, les écoute et offre la page blanche à leur mouvement créateur. Tout au long de son oeuvre, le romancier les poursuit. Il cherche la lumière ; il éprouve la chaleur du sang ; il perd sa propre trace dans la nuit qui l'habite. Devant lui, quand il se penche sur sa table de travail, l'univers projette une

ombre blanche dérisoire. C'est sur cette ombre qu'il écrit. Les signes que sa main trace sont peu nombreux, mais ils peuvent jouer à l'infini. Quand le romancier tourne la page, les êtres minuscules ont l'air de se figer. L'oeil attentif est surpris de voir qu'ils subsistent même s'ils n'ont pas d'ombre. Plus tard, bien plus tard, quand un lecteur ouvre le livre, il s'aperçoit que, sur la page, l'ombre surgit en même temps que lui : elle lui renvoie son propre profil, son nez, son menton, ses épaules, ses doigts. Anxieux, il tourne les pages. Les mots courent sur son ombre à lui et, de temps en temps, il en surgit une lueur. Il y a peut-être, se dit-il alors, quelque part, une lumière.

Gabrielle Poulin

1. Fernand Ouellette, *La Mort vive*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1980, 208 p.
2. Yves Thériault, *La Quête de l'ourse*, Montréal, Stanké, 1980, 384 p.
3. Jean-Yves Soucy, *Les Chevaliers de la nuit*, coll. « Romans d'aujourd'hui », Montréal, La Presse, 1980, 329 p.
4. Madeleine Ouellette-Michalska, « L'Oeil captif des liturgies blanches », *Le Devoir*, 10 mai, 1980, p. 23.
5. *La Mort vive*, p. 74-75.
6. *Ibid.*, p. 13.
7. *Ibid.*, p. 206.
8. *Ibid.*, p. 182.
9. Ginette Michaud, « La somme littéraire d'Yves Thériault », *Le Devoir*, 3 mai, 1980, p. 23.
10. Yves Thériault, *Ashini*, Montréal, Fides, 1960, p. 130.
11. Il suffit de comparer les textes de la légende qu'on trouve dans les deux romans pour constater que Thériault n'a fait que transcrire celui d'*Ashini* (p. 110-119) dans *la Quête de l'ourse* (p. 215-219).
12. On trouve, en effet, la légende de Kaya et Kimla dans *Ashini* (p. 148-155). *Ashini* faisait de ce combat le symbole de la lutte entre l'Indien et le Blanc ; dans *la Quête de l'ourse*, (p. 162-164), Antoine, le Métis, en qui coexistent les deux races, tue Kaya, le vainqueur. L'Indien est mort ; le blanc meurt aussi. Par un juste retour des choses, Julie, la Blanche, sera tuée par l'ourse ; Antoine engagera le combat à mains nues contre l'ourse qu'il vaincra pour entrer à son tour dans la légende.
13. *Ashini*, p. 34-39 ; *La Quête de l'ourse*, p. 239-241.
14. *Ashini*, p. 39.
15. *La Quête de l'ourse*, p. 242.
16. Yves Thériault, *N'tsuk*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1968, p. 41.
17. Gabrielle Poulin : « Mathieu, maître-chasseur », dans *Romans du pays*, Montréal, Bellarmin, 1980, p. 332-339.
18. Paul Villeneuve, *Johnny Bungalow*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 401 p.

